

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 8 (1879)
Heft: 4

Artikel: Analyse littéraire : L'homme et la couleuvre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039711>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

- a) Les nombres de 100 à 1000 ;
- b) Les 4 opérations avec des nombres abstraits et concrets ;
- c) Divers problèmes.

Ici les procédés intuitifs cessent pour accorder une plus large part au calcul écrit.

Le 4^{me} degré :

- a) Achève l'étude de la numération ;
- b) Continue celle des nombres abstraits et concrets tant de tête que par écrit ;
- c) Contient des problèmes variés sur les règles d'intérêt, sur le calcul relatif aux surfaces et aux volumes, etc.,
- d) Et l'étude théorique des nombres qui n'ont été étudiés jusqu'ici que dans leur valeur et leur emploi.

Le 5^{me} degré :

- a) Aborde l'étude des fractions ordinaires avec de nombreuses applications ;
- b) Commence encore les règles de trois, d'intérêt, de mélanges, etc.

Le 6^{me} degré comprend :

- a) Une récapitulation des fractions ordinaires ;
- b) Les 4 opérations décimales ;
- c) L'étude du système métrique ;
- d) L'étude des règles de trois, d'intérêt, d'escompte, de mélange, de partage, etc.

Cette méthode naturelle, et bien graduée assure les meilleurs résultats lorsqu'elle est bien enseignée ; mais toute série nouvelle de problèmes demande à être préparée avec soin par le maître.

Nous n'avons pas à examiner ici si le choix des problèmes que renferme la traduction en usage répond aux besoins des écoles rurales, ni si l'on a accordé à chaque partie une place en rapport avec son importance. Quelque critique que l'on puisse faire sur les détails, nous croyons qu'appliqué avec intelligence, ce système produira de bons fruits.

R. H.

(A suivre).

ANALYSE LITTÉRAIRE

L'homme et la couleuvre

I. C'est en vain que vous essayeriez de faire entendre raison aux puissants qui ont un parti pris : leur oreille s'offense de la vérité et ne reconnaît aucune voix, pas même celle de la reconnaissance.

Telle est la vérité que Lafontaine a exposée et développée dans

la fable que nous nous proposons d'analyser et qui a pour titre : *l'Homme et la Couleuvre*.

II. Le fait, dépouillé de ses ornements et de tous les détails dont le poète a su l'enrichir, se réduit à peu de chose : *Un homme rencontre une couleuvre, la prend, la met dans un sac et la tue*. Mais pour mieux faire ressortir de ce fait la moralité à laquelle il vise, l'auteur intercale dans son drame différents épisodes. Il établit un dialogue entre le bourreau et la victime, introduit sur la scène de nouveaux acteurs, et leur met dans la bouche des paroles éloquentes. C'est ainsi que nous voyons l'homme, avant d'exécuter l'arrêt fatal prononcé contre la couleuvre, chercher à justifier sa sentence en traitant d'ingrat le reptile et en le condamnant à mort sous ce chef d'accusation. A cette apostrophe, le serpent oppose une réplique écrasante : il déclare que dans ce cas l'homme mériterait aussi la mort, puisqu'il est lui-même le *symbole des ingrats*. — Cette accusation abasourdit notre homme ; il hésite un moment, mais il revient bientôt à sa détermination..... Toutefois, il tient à justifier l'arbitraire de sa conduite et surtout à se laver de la note infamante d'ingratitude. Il en appelle donc au tribunal de la vache, qui donne raison au serpent ; — l'homme récusé ce jugement et interpelle le bœuf, qui tranche encore la décision en faveur du serpent ; — l'arbre enfin témoigne et conclut aussi contre l'homme dont il établit péremptoirement l'ingratitude. — Raisons inutiles, peine perdue ; quoique confondu, et peut-être parce qu'il est confondu, l'homme ne persiste pas moins dans son projet, et le reptile est mis à mort comme le symbole de l'ingratitude.

III. De ce sujet, insignifiant à première vue, le fabuliste a réussi à composer une de ses plus belles fables, tant sous le rapport du fonds que sous celui de la forme et de la distribution des parties. En effet, l'unité de la pièce, malgré les incidents qui interviennent, est parfaitement observée du commencement à la fin ; les pensées, toutes appropriées au caractère des différents personnages, sont vraies, naturelles et, selon le rôle des acteurs, tour à tour fines, fortes et énergiques. Il faut en dire autant des sentiments qui reproduisent avec fidélité et délicatesse des situations diverses et opposées. Enfin, pensées et sentiments sont revêtus d'une parole animée, pleine de force et d'éloquence, particulièrement dans les discours de la vache, du bœuf et de l'arbre.

IV. Pour la mise en scène, l'auteur n'emploie qu'un seul vers, le premier : *Un homme vit une couleuvre*. Et ce seul vers suffit à *l'exposition* du sujet, car il nous met en présence des deux principaux acteurs de la pièce. Aussi, dès le second vers, de nouveaux acteurs paraissent ; le *nœud* se forme, puis l'intérêt augmente, la situation se complique, la curiosité du spectateur est de plus en plus mise en éveil, les incidents surviennent et se pressent jusqu'au *dénouement* qui comprend ces deux vers :

« Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre le mur, tant qu'il tua la bête. »

Vient ensuite la moralité, qui occupe les derniers vers de la fable.

V. Abordons maintenant un peu les détails.

Un homme vit une couleuvre.

Un *homme* et une *couleuvre*, exposition simple et naturelle, qui nous montre les deux acteurs principaux. — Où étaient ces derniers ? Comment se rencontraient-ils ainsi ? Que faisait l'homme ? Quelle était sa position sociale ? Pas un mot à cet égard, parce qu'au fond ces détails ne sont nullement nécessaires à l'intelligence de ce qui va suivre et que de plus ils entraveraient la rapidité du récit. L'auteur n'a garde de négliger ce précepte de Boileau :

« Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Il sait que tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant. »

De plus, — circonstance à noter, — ce premier vers n'a que huit syllabes et termine ainsi les vers de cette proposition simple et incomplète : ah ! c'est que la vue d'un serpent involontairement vous saisit, vous arrête soudain, vous glace. Ce vers répond donc parfaitement à l'état d'un homme qui se voit soudain en face d'une couleuvre. L'homme cependant se ravise et dans un grave et emphatique alexandrin, il prend une résolution grande, solennelle et énergique.

Ah ! méchant, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à l'univers.

Le style direct peint mieux et l'absence de toute hésitation et la promptitude avec laquelle il dévoile une pensée de destruction. Quelle orgueilleuse naïveté dans cet homme ! Tout ce qui lui plaît doit nécessairement plaire à l'univers entier ! Car dans l'univers il ne voit que lui. Du reste, cette périphrase, véritable euphémisme, est tout-à-fait en rapport avec la pensée ambitieuse du personnage. Il y a plus : ce vers, ample et coulant, nous donne une idée plus saisissante de l'action grandiose qui va se répandre dans tout le monde et lui apporter la joie la plus grande.

A ces mots l'animal pervers. — Pensée fine et malicieuse et qui emprunte encore plus de malice à la parenthèse ouverte au vers suivant, où l'auteur décoche contre l'homme un de ces traits de satire qu'il lance volontiers à l'espèce humaine.

(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme ; on pourrait aisément s'y tromper) ;

A l'aide de cette épigramme, le poète introduit de la clarté, aussi bien au point de vue moral que grammatical, attendu que la suite du récit serait propre à prêter une conduite *pervers* à l'homme plutôt qu'au serpent, qui joue ici le rôle de victime immolée au caprice du roi de la création.

La parenthèse formée, l'auteur reprend et corrige son expression en appelant l'animal par son nom spécifique, *le serpent*.

Sans doute, la couleuvre, à la vue de l'homme, aura cherché à fuir ; elle aura rampé un instant, ce que semblent indiquer les vers 4, 5, 6 et 7 où l'action est suspendue. Mais ce ne doit pas être long, probablement le temps mis à la lecture de ces vers ; car le style reprend de nouveau une allure vive et tant soit peu saccadée : *A ces mots le serpent, se laissant attraper*, certes bien malgré lui !

Est pris, mis en un sac . et ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fut-il coupable ou non.

Vers rapides, qui reproduisent heureusement les mouvements lestes de l'homme attrapant la couleuvre, et vite la fourrant dans un sac. Mais qu'importe la culpabilité de la victime ? Elle doit mourir. Je ne peux guère lire ce vers, a dit quelqu'un, sans penser au procès indigne de Jeanne d'Arc, qui devait, elle aussi, mourir fut-elle coupable ou non. Il y a plus. L'homme cumule ici les rôles incompatibles d'accusateur, de juge et de bourreau. Et, par un reste de pudeur que nous trouvons jusque chez les plus grands criminels, il essaye de se justifier aux yeux de sa conscience ainsi qu'à ceux de sa victime. Voyez plutôt :

Afin de la payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue.

Mais tout cela ne se fait-il pas à l'encontre de la marche ordinaire de toute justice, c'est-à-dire après que la sentence est prononcée ? Aussi, Lafontaine ne néglige rien de ce qui caractérise le mieux l'homme injuste, qu'il désigne ici par ce terme méprisant et grossier : *l'autre*, expression qui contraste singulièrement avec le mot *harangue*, employé à dessein pour désigner l'importance de ce personnage voulant être à la fois magistrat, orateur, juge et bourreau !

Écoutons l'orateur, après avoir vu le juge et en attendant le bourreau :

Symbole des ingrats !

Quelle apostrophe véhémence ! Quel foudroyant exorde ! Il ne respire que le mépris et l'arbitraire : *le mépris*, l'homme ne daigne pas même désigner la couleuvre par son nom, il lui applique une périphrase ; — *arbitraire*, parce que cette dénomination n'est pas du tout prouvée ; elle reste donc une affirmation gratuite. De plus cette affirmation est suivie d'une pensée mauvaise, qui manque de justesse :

Être bon aux méchants, c'est être sot.

Car la bonté n'emporte pas nécessairement avec soi la sottise. Ne sera-t-il donc pas possible de faire du bien aux méchants sans être pour cela un sot ? Parce qu'un pervers ne tiendra nul compte de nos bienfaits sera-ce une raison pour que nous imitions sa perversité ? Logique terrible et sanguinaire ! Sophisme capable

d'éblouir le premier venu. Aussi l'homme, appuyé sur ce faux principe, conclut-il laconiquement : *Meurs donc !* Conclusion énergique et accablante, mais néanmoins illogique ; car en supposant vrai et bon le principe que c'est une sottise de faire du bien aux méchants, s'en suit-il qu'il faille tous les mettre à mort ? Ne peut-on pas les laisser ce qu'ils sont, surtout, comme c'est ici le cas, lorsque le serpent n'a pas été surpris en faute ?

Enfin, comme corollaire et en guise de péroraison, notre orateur termine sa harangue par ces mots :

« Ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. »

(A suivre.)

GENRE EPISTOLAIRE

(Suite)

La maladie ayant empêché le jeune *bachelier* de répondre à toutes les *causeries* de ses amis, il écrit enfin à l'un d'eux et termine ainsi, après divers récits pleins de belles et touchantes pensées :

« Pardonne-moi le décousu de cette lettre. Mon idée est tremblante comme mes genoux et ma voix. Priez Dieu pour que tout ceci revienne, je prierai pour vous demain matin en communiant. Je vous embrasse comme un frère en Notre-Seigneur. »

Un intime communique à Henri ses desseins et lui spécifie les moyens dont il veut se servir, à quoi le jeune Perreyve répond :

« Mon très-cher ami,

« Vous comptez trop sans la protection du bon Dieu, cher Monsieur l'abbé, et sans l'amitié de votre Henri. Remettez-vous donc,...

Le courageux Perreyve, après s'être chargé lui-même de la réalisation de l'œuvre dont on lui communique le plan et les moyens d'exécution, termine par ces paroles d'un ton aussi naturel qu'amical :

« Je vous embrasse avec joie, avec gaieté ; il est si rare de pouvoir montrer aux amis qu'on les aime vraiment ! C'est une faveur d'en haut. Adieu, adieu, il faut que je travaille ce soir pour réparer ce temps si bienheureusement perdu.

Tout à vous. »

Pour les personnes sédentaires, rien n'a plus l'attrait que la promenade au milieu des campagnes, surtout si elle présente quelques beautés de la nature ; notre spirituel Henri, qui n'ignore pas cette disposition chez l'un de ses amis en particulier, dont